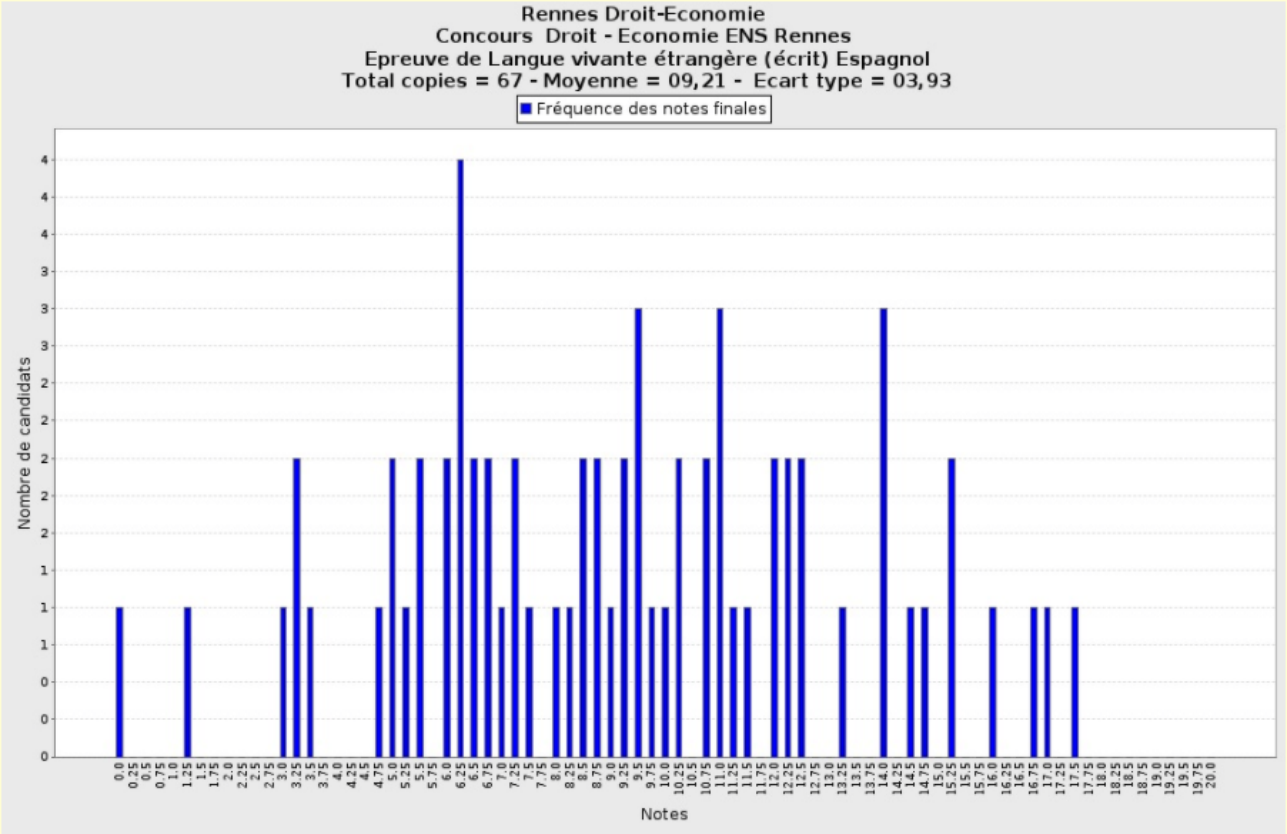
Concours D-E 2020

Epreuve écrite d'espagnol

Rapport de jury

I – Statistiques



II – Rapport

L'épreuve se compose de quatre exercices qui doivent permettre aux candidats de mettre en lumière des compétences différentes : la version donne l'occasion de montrer que la compréhension de textes journalistiques contemporains est acquise et que le français écrit est de qualité ; le thème manifeste la finesse de la lecture d'un extrait de la presse écrite française, et la capacité à proposer une traduction correcte et précise en espagnol ; la réponse à la première question d'expression écrite est plutôt un exercice de synthèse et d'analyse et la seconde un exercice d'argumentation, mais elles ouvrent toutes deux aux candidats un espace où montrer qu'ils sont capables de rendre compte du déroulement de pensée d'un journaliste, mais aussi de défendre une opinion personnelle, sans confondre les deux temps de la réflexion. Nous félicitons les candidats qui ont su montrer qu'ils avaient fourni en amont le travail régulier indispensable pour répondre aux attentes de l'épreuve. Nous regrettons en revanche que certaines copies manifestent, jusque dans la présentation brouillonne, un manque évident de connaissances, mais aussi de rigueur et de réflexion, nécessaires à la réussite. Nous espérons que les quelques lignes qui suivent aideront les futurs candidats à prendre la mesure de l'exercice, au-delà des sujets proposés en 2020.

I. Version

Le texte de la session 2020 était adapté d'un blog et ne présentait pas de difficultés lexicales, d'autant plus que le vocabulaire, en lien avec les thématiques environnementales et la vie quotidienne, est tout à fait d'actualité. Il n'est pas acceptable d'ignorer le sens de mots aussi courants que « fecha », « ciudadanos », « vecino » ou « esquina ». Il faut prendre garde à ce que la lecture ne soit ni trop rapide, ni approximative : une attention toute particulière doit toujours être accordées aux temps et aux modes, afin de ne pas traduire de la même façon un présent comme « se celebra », un prétérit comme « se convirtió » et un conditionnel comme « declararía », dont la valeur dans une concordance au passé doit être connue. La confusion entre « associadas » et « asociativas », entre « pues » et « después » et, plus grave, l'oubli d'une négation (dans « no somos tan dependientes » en particulier), montrent un défaut d'attention qui peut être évité par une relecture soignée. Cette dernière doit aussi permettre de supprimer les fautes d'accord trop nombreuses, et les calques de l'espagnol, qui conduisent trop souvent à maltraiter les constructions françaises, en particulier lorsqu'il faut traduire « ocasiona que » ou « no sería hasta el año 2000 que ». Il faut se plier à cet exercice, comme au suivant, en gardant présent le but de la traduction universitaire : permettre que les deux lecteurs – le francophone comme l'hispanophone – puissent faire le même commentaire du texte original et de sa traduction.

II. Thème

Le texte de la session 2020 était adapté d'un court extrait d'un article du journal *Le Monde*, du 29 janvier de la même année. Il croise deux thèmes et mobilise donc les lexiques liés à la formation et à l'intelligence artificielle. Sa traduction en espagnol exige tout d'abord de connaître les bases de la ponctuation espagnole, en particulier les signes inversés en début de question ou d'exclamation, mais aussi de respecter les guillemets et parenthèses du texte. Elle nécessite ensuite de maîtriser le vocabulaire en lien avec la formation comme la traduction de « métier », « choix de vie », « spécialité », « engagement », mais aussi de termes aussi courants que « question », « réponse », « degré » ou « scolaire » et de substantivation comme « le pourquoi » ou « le numérique ». La connaissance des conjugaisons est nécessaire pour traduire sans difficulté « a posé », « je n'avais pas », et « je ne pense pas que les vocations naissent ainsi ». Les confusions entre « llevar » (« mener ») et « llegar » (« parvenir »), entre « por » (causal) et « para » (final) sont à éviter à ce niveau. Il faut aussi s'entraîner à trouver des solutions pour traduire « on » et les structures impersonnelles comme « c'est » ou « il est nécessaire de ». Il est acceptable de ne pas tout savoir de l'espagnol, mais pas lorsqu'il s'agit de termes ou de formulations du monde de l'enseignement et du travail. Une dernière remarque : les accents écrits de l'espagnol ne sont pas des ornements superflus. Ils permettent, par exemple, de ne pas confondre « está » (verbe « estar » au présent de l'indicatif) avec « esta pregunta » (où « esta » est adjectif).

III. Expression écrite

Le texte de la session 2020 était tiré de *Lavanguardia.com* et daté de 2019, donc contemporain. Il participe à un débat très actuel sur les avantages et les inconvénients des écrans pour les plus jeunes. Il propose une réflexion sur la place accordée au numérique dans l'enseignement. La perspective adoptée par la journaliste Eva Millet est diachronique : elle montre l'inversion des représentations en une dizaine d'années. Les écrans ont d'abord été la marque des établissements à la pointe du progrès, capables d'offrir à leurs élèves le dernier cri de la technologie, mais ils sont maintenant bannis des salles de classe des plus nantis de la Silicon Valley, parmi lesquels les jeunes dont les parents travaillent justement à l'extension des applications du numérique dans la vie quotidienne. Le texte présente ensuite les raisons qui font naître des réticences, voire du rejet, face à l'apprentissage précoce du numérique, avant de souligner l'hypocrisie de ceux qui développent de nouvelles technologies, tout en protégeant leurs proches, et particulièrement leurs enfants, dont il garantissent ainsi le statut privilégié.

La première question invitait à proposer une synthèse du texte qui rende compte à la fois de ce qui est dit, mais aussi de la façon dont les arguments sont articulés. On pouvait donc, après avoir présenté le contenu, souligner le point de vue critique adopté. On le note dans la manière de décrire les salles de cours « trufadas de pantallas » (l. 5), de réduire l'équipement informatique à un phénomène de mode (l. 4), de le comparer au dessert dont on prive aujourd'hui les enfants qui

se comportent mal (l. 30-31). Un autre élément important était l'apport des exemples américains, qu'il s'agisse des créateurs et promoteurs de la Silicon Valley, des journaux ou des études américaines sur lesquelles s'appuie la journaliste, ou encore des marques et du lexique comme le « screen-free » (l. 66). On pouvait également faire état du principe de comparaison qui structure le texte : entre 2010 (1er paragraphe) et 2020 (reste du texte), entre l'Espagne (l. 14 et 63) et la Silicon Valley (2ème paragraphe et l. 54-55), entre les collèges privés (l. 5) et les écoles publiques (l. 10), entre les rares privilégiés (l. 9, 15, 67-68) et l'immense majorité (l. 13, l. 14, 62-63). Un autre point qui pouvait être souligné était la dominante d'un discours alarmiste fondé sur des observations médicales (l. 42-51), avec des termes très négatifs pour évoquer l'intelligence artificielle : « estragos » (l. 19), « cocaína » (l. 23), « problema » (l. 40), « adicción » (l. 40) ou encore « alarmas » (l. 54). Le dernier point est la dénonciation de l'actuelle critique des écrans comme « enorme hipocresía » (l. 59), au service d'une différenciation sociale (l. 64-68) : ces aspects sont particulièrement mis en relief par les citations au style direct, en contradiction avec les actes de leurs auteurs (paragraphes 2 et 3), ainsi que par les derniers mots, qui qualifient l'absence d'utilisation des écrans de nouveau luxe (l. 68).

La seconde question ne devait pas donner lieu à une répétition de la réponse déjà apportée à la première. En effet, la formulation invite à donner un avis personnel, comme l'indique « *le* parece », et nuancé, comme le précise « en qué medida ». Il s'agissait de se poser la question des avantages (« positivo ») de l'éducation d'un enfant (« niño » s'applique à un enfant jusqu'à une dizaine d'année) sans écran. Il était possible de partir du texte qui soulignait la généralisation actuelle des écrans ou de s'appuyer sur les deux modalités du « screen-free » qui y sont exposées : avant 2010 pour la grande majorité des enfants et récemment pour des classes très privilégiées. La réponse devait être élaborée de façon argumentée, pour défendre un « oui, cette éducation sans écran me semble positive » ou un « non ». Quel que soit le choix, il fallait le présenter en faisant une part à la concession. Le schéma le plus classique de ce type d'argumentation est en trois temps : 1. Il est vrai que… 2. Mais cependant… 3. Et surtout. Pour cette réflexion, certains arguments pouvaient être puisés dans le texte, mais il y en avait d'autres. Pour ce qui est des arguments en faveur de l'éducation sans écrans : consommation électrique accrue, impossibilité d'étudier en cas de panne électrique, problème de recyclage des écrans des écoliers, disparition de l'écriture et dépendance totale au clavier, mauvaises postures, développement du virtuel aux dépens du réel, du statique aux dépens du mouvement, d'une forme d'intelligence artificielle qui limite l'intelligence pratique ou émotionnelle, perte du contact direct avec les humains, substitution des maîtres et des parents par des personnages virtuels, etc. On pouvait penser à d'autres avantages des écrans que les avancées évoquées (l. 8-9 pour des aspects techniques et l. 61-68 pour un aspect sociologique), ce qui pouvait pousser à nuancer le caractère positif de l'éducation sans écran : les cahiers participent de la déforestation, les écrans sont le support d'une intelligence artificielle qui sert aujourd'hui à communiquer, à recevoir et envoyer des messages à ceux qui sont éloignés, à prendre conscience de l'existence d'autres réalités, à rester en contact en cas d'isolement forcé (épidémie, guerre, hospitalisation en espace stérile), à continuer à étudier lorsqu'un confinement est imposé, ou en situation de handicap. Les enfants sont appelés à vivre dans un monde où les écrans se multiplient au même rythme que les objets connectés et ne pas savoir les utiliser rend difficile l'adaptation au monde actuel. On pouvait aussi se placer du point de vue des motivations des parents : le choix d'une éducation « sans écran » peut être critiquable s'il est fondé sur un principe discriminatoire, ou s'il vise à rendre l'enfant totalement dépendant de ses parents ou d'autres qui, eux, savent utiliser les écrans. A l'inverse, une éducation appuyée sur les écrans peut être condamnable si l'objectif est de décharger les parents de leur rôle éducatif.

Afin de bien se préparer à cet exercice, il faut donc pratiquer la lecture, le résumé et l'analyse de l'argumentation à partir de textes qui alimentent des réflexions contemporaines, mais aussi s'entraîner au débat contradictoire, le tout en veillant toujours à la correction de la langue espagnole écrite.